# Humeur et humour d’un homme sincère

Autor(en): **Babel, Henry**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684605

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Humeur et humour d'un homme sincère

*par Henry Babel*

Comme je ne suis pas musicologue, je ne me sens pas autorisé à me prononcer sur les œuvres d'Henri Gagnebin. En revanche, je puis parler de l'homme avec lequel je me suis trouvé en contact au cours de trois phases bien distinctes: la première, d'une neutralité aimable; la seconde, franchement mauvaise; la troisième, amicale, confiante et excellente.

Tout est bien qui finit bien. Reprenons donc ces trois phases.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, alors que je venais de terminer mes études de théologie, j'avais fondé à Genève, avec quelques camarades, une société dont le but était de réveiller l'intérêt du grand public pour les questions spirituelles. Nous avions invité, notamment, Maurice Goguel, professeur en Sorbonne, à venir nous parler des origines du christianisme, et le pasteur Elie Lauriol, prédicateur au verbe enflammé, de l'Oratoire de Paris, qui nous avait proposé pour thème: «L'homme entre son porte-monnaie et son âme».

Henri Gagnebin était alors directeur du Conservatoire, et il fallait passer par lui pour obtenir la location de la grande salle de son établissement.

Il me reçut donc un soir d'hiver dans son bureau de la Place-Neuve. Tout vêtu de noir, il m'accueillit sur le seuil avec quelque chose d'aimable, je dirai même de pastoral et de professoral qui m'impressionna vivement.

Assis derrière son bureau, il faisait très «Monsieur le Directeur» et, avant de me répondre, commença par bourrer et allumer consciencieusement sa pipe. Puis, d'une voix ferme, il m'égrena une série de considérations sur la neutralité théologique du Conservatoire jusqu'au moment où, au milieu d'un nuage de fumée qui embrumait l'atmosphère de la pièce, il me dit:

— D'accord, mais à condition que vous n'attaquiez pas les catholiques!

Comme nous n'avions aucune intention de nous livrer à aucune polémique confessionnelle, notre série de conférences se déroula, non sans succès d'ailleurs, le directeur n'ayant pas à nous remettre à l'ordre.

Il n'en alla pas de même quand, dix ans plus tard, encouragé par une cinquantaine de paroissiens, je me portai candidat à la chaire de Saint-Pierre. Je militai très activement pour la tendance dite libérale du protestantisme, alors très minoritaire, la théologie en vogue étant plutôt celle de Karl Barth. Et j'avais même soutenu, aux Pays-Bas, une thèse de doctorat sur la pensée d'Albert Schweitzer. Par ailleurs, j'avais dit publiquement, à tort ou à raison, mon peu d'enthousiasme pour le renouveau liturgique dans le culte protestant.

Henri Gagnebin était alors non seulement paroissien de Saint-Pierre, mais conseiller de paroisse, jouissant de l'estime et de la confiance de nombreux électeurs. Avec une sincérité que je ne puis que respecter en ma qualité de partisan du libre examen, il prit ouvertement position contre ma candidature et multiplia tant et si bien les interventions qu'il est de ceux auxquels je dois, pour une grande part, d'avoir été mis par deux fois en ballottage!

Finalement, je fus quand même élu à Saint-Pierre; mais une chose me frappa dès mon élection: chaque fois que je présidais le culte, la place ordinairement occupée par Henri Gagnebin était vide. Ce que je puis également fort bien comprendre, car il était toujours conséquent avec lui-même.

Pour ce qui est des autres dimanches, il arrivait assidûment bien à l'avance, éteignait sa pipe sous le péristyle, se découvrait comme pénétré de la sainteté du lieu où il entrait puis, s'engageant solennellement dans l'allée centrale de la nef, s'en venait s'asseoir, le visage recueilli, au premier ou au second rang au pied de la chaire.

Il chantait toujours avec ferveur et ne baissait pratiquement pas la tête pendant toute la durée du sermon, ce qui témoignait d'une grande réceptivité et d'une intense concentration d'esprit.

Comme j'assistais au service, assis dans les stalles, il me semblait toujours que les architectes médiévaux avaient prévu tout exprès un espace assez large dans la cathédrale et des colonnes assez massives pour empêcher toute collision entre nous...

Or, un certain dimanche — c'était, je crois, un jour de fête — qui vois-je, du haut de la chaire? Henri Gagnebin qui participait au culte avec la même attention qu'à l'ordinaire, en dépit du prédicateur que j'étais. Et c'est alors qu'à l'occasion d'un «après-culte», comme nous appelons nos réunions à la salle de paroisse, il vint et, en tenant de la main droite sa tasse de café, me dit en présence de plusieurs témoins:

— Je suis en train de lire votre livre sur les grandes religions. Vous citez, page 41, Chantepie de la Saussaye. Eh bien! mon père l'a très bien connu!

Depuis lors, il n'a jamais manqué un seul service, sauf pour raison de force majeure, et nous devînmes non seulement amis, mais presque confidents, devisant en gravissant ou en descendant la colline de Saint-Pierre. Il m'honora notamment de sa présence lors de ma série de conférences sur «Calvin, le pour et le contre».

Jusqu'à ses derniers jours, il s'exprima dans la conversation particulière d'une voix ferme et avec beaucoup d'humour. Et sur plus d'un point j'eus la joie de constater que nos théologies se rejoignaient plus qu'on ne l'eût supposé au premier abord. Il avait, par exemple, du mal à accepter la formulation traditionnelle de la doctrine dite de l'expiation selon laquelle le pardon des péchés exigerait, de la part de Dieu, la mort d'un innocent.

En matière de chant religieux, je ne lui cachai pas mon sentiment qu'un recueil de psaumes et de cantiques ne doit pas être conçu en fonction de quelques spécialistes diplômés, mais des besoins du culte ouvert à toutes les catégories d'êtres humains.

Mais je ne tardai pas à comprendre qu'il était en réaction contre un certain sentimentalisme piétiste dont le mauvais goût s'est notamment exprimé dans des cantiques du style: «Viens, âme qui pleure, et ne pleure plus...» Il s'en explique d'ailleurs à la page 167 de ses souvenirs dont il me dédicaça un exemplaire «en hommage reconnaissant», expression qui montre bien qu'il pouvait être indulgent et que la rancune lui était étrangère.

Comme il aimait les bonnes histoires, je lui contai, lors d'une de nos dernières rencontres, comment un pasteur annonça un jour le psaume 42 en disant: «Mes frères, chantons maintenant... *comme un cerf altéré brâme*». Soucieux d'éviter tout malentendu, l'officiant ajouta: «Non, tout de même un peu mieux.»

Je ne regrette pas d'avoir été l'un des derniers à arracher à Henri Gagnebin un éclat de rire des plus sonores, caractéristique d'un homme doué de ce sens de l'humour qui non seulement ne gâte rien, mais permet encore d'arranger bien des choses.

*Henry Babel*

# BEAUX-ARTS